

La Disparition d'Adèle Bedeau

Raymond Brunet

La Disparition d'Adèle Bedeau

*Nouvelle édition établie
par Graeme Macrae Burnet et Julie Sibony*



Titre original : *The Disappearance of Adèle Bedeau*

Éditeur original : Saraband

© Graeme Macrae Burnet, 2014

Traduit de l'anglais par Julie Sibony

© Sonatine Éditions, 2018, pour la traduction française

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0322-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

PRÉFACE

La Disparition d'Adèle Bedeau connut un succès modéré lors de sa publication initiale en 1982, mais, après avoir été porté à l'écran par Claude Chabrol en 1989, ce roman fit l'objet d'un certain culte, en particulier parmi les étudiants de l'époque. Peut-être en raison de la mort prématurée de son auteur, ou parce que c'est un livre à contre-courant des modes – voire démodé –, il n'a pas su séduire les lecteurs du XXI^e siècle et n'a plus été réimprimé. C'est pourtant justement cette qualité intemporelle qui constitue l'argument le plus convaincant en faveur de la présente nouvelle édition. Il s'agit assurément d'un roman en mode mineur. Son protagoniste, Manfred Baumann, est un introverti mal dans sa peau, qui observe la vie de l'extérieur plutôt qu'il n'y participe. L'intrigue se déroule dans la petite ville terne de Saint-Louis, à la frontière franco-suisse, un endroit où, comme les premières pages le soulignent, peu de visiteurs aiment à s'attarder. Mais il faut espérer qu'une nouvelle génération

de lecteurs prendra plaisir à y passer un peu de temps en compagnie du maladroit Baumann.

Raymond Brunet est né à Saint-Louis, dans le Haut-Rhin, le 16 octobre 1953, fils d'un brillant avocat en droit de la famille. Sa mère, Marie, avait tout juste terminé le lycée lorsqu'elle a épousé Bertrand Brunet en 1948. Ce dernier avait alors quarante-deux ans. Marie était une jeune femme exceptionnellement jolie, née de deux parents commerçants. Ses photos d'enfance montrent une fillette vive et souriante, souvent accompagnée de son petit fox-terrier. Bertrand Brunet – qui, à l'évidence, a servi de modèle au grand-père de Manfred Baumann dans le roman – était un protestant sévère qui désapprouvait la frivolité et n'aimait pas beaucoup socialiser. Ce devait être une existence bien morne pour sa jeune épouse et il semble que, confinée chez elle, Marie ait succombé à ce qu'on appellerait aujourd'hui une dépression. En tout cas, il lui arrivait souvent de rester alitée pendant plusieurs jours d'affilée. Telle une fleur privée d'eau, elle s'est flétrie. Il n'est guère étonnant que Raymond soit demeuré fils unique.

Malgré ces circonstances peu favorables, il paraît pourtant avoir été un petit garçon joyeux. La majestueuse demeure familiale en périphérie de la ville lui offrait un excellent terrain de jeux. Il adorait se cacher dans le labyrinthe des couloirs lambrissés et, en été, se construire des cabanes entre les arbres au bout du domaine. Quand il voulait de la compagnie, il traînait à la cuisine, dans les pattes de la gouvernante, tandis qu'elle vaquait à ses besognes. Il y avait aussi une série de bonnes dont il pouvait suivre les allées et venues dans la maison, mais elles ne restaient jamais assez longtemps pour qu'il s'attache à elles. Il n'était pas rare de surprendre Raymond, comme beaucoup d'enfants uniques, en train de parler tout seul, ou dans un dialogue appliqué avec ses jouets. À l'école, il était sage et toujours dans les premiers de sa classe.

Adolescent, cependant, il devint maussade et renfermé. Petits, les enfants acceptent comme la norme n'importe quelle situation dans laquelle ils se trouvent. Mais, en grandissant, ils commencent à s'apercevoir que toutes les familles ne ressemblent pas forcément à la leur. Peut-être l'atmosphère austère de la

maisonnée s'était-elle mise à peser à Brunet. Sans compter qu'il était grand et maigre, mal à l'aise en société et couvert d'acné, une affection qui lui laissa des cicatrices à vie sur le visage. Il était destiné à succéder à son père dans la carrière juridique, domaine pour lequel il n'avait aucune appétence, et le sentiment que son destin ne lui appartenait pas se faisait de plus en plus oppressant. Il se mit à lire avec avidité. L'été, il partait à vélo pour la journée avec un pique-nique et une sacoche pleine de livres, souvent dans les bois de la Petite Camargue au nord de la ville.

Alors que Brunet avait seize ans, son père se tua dans un accident de voiture. Tard dans la nuit, son véhicule quitta l'A35 en provenance de Strasbourg pour finir sa course contre un arbre. Selon toute vraisemblance, l'avocat avait dû s'endormir au volant. Bien qu'il n'y eût aucune circonstance suspecte, personne ne savait ce qu'il était allé faire à Strasbourg ce soir-là. Mais c'était un mystère marginal, qui mérita à peine quelques lignes dans *L'Alsace*. La mort de son père libéra Brunet de l'obligation de devenir avocat. Dégagé de la pression familiale, il interrompit

ses études à la première occasion et trouva un poste dans une compagnie d'assurances locale. C'était un travail administratif sans intérêt, mais, d'après son employeur, Brunet semblait s'en satisfaire. Il arrivait toujours à l'heure et s'acquittait de ses tâches avec assiduité. Il ne se mêlait guère aux conversations de bureau ; d'ailleurs, ses collègues – des femmes, pour la plupart – le jugeaient distant et hautain. C'est à cette époque que Brunet commença à fréquenter le restaurant de la Cloche, qui allait devenir le décor principal de *La Disparition d'Adèle Bedeau*.

La première tentative littéraire de Brunet fut une pièce de théâtre dans la tradition absurde, qui se déroulait entièrement au sein de l'établissement. Nombre de personnages de son futur roman y figurent déjà. *Au restaurant de la Cloche* est une pièce hautement stylisée, assez prétentieuse, dans laquelle des bribes de dialogue et quelques actions prosaïques sont répétées en boucle par différents protagonistes, le tout directement commenté par le patron à l'adresse du public. C'est un mélange de Beckett, de

Brecht et de Robbe-Grillet, qui n'a d'intérêt que comme indicateur des influences de Brunet à cette époque. À l'automne 1978, Brunet l'envoya au producteur de théâtre parisien Max Givet, qui la refusa parce que trop datée et déjà vue. On retrouva le manuscrit dans les affaires du producteur après sa mort en 1997. Outre le présent roman, c'est la seule œuvre de Brunet qui soit parvenue jusqu'à nous.

Brunet est resté vivre dans la maison familiale, et ce jusqu'à la fin de ses jours. La mort de son père n'avait pas tellement modifié les habitudes du foyer. La plupart du temps, Brunet dînait seul dans la salle à manger tandis que sa mère ne quittait pas son lit. Après le repas, il montait lui faire la conversation pendant quelques minutes avant de se retirer pour lire ou écrire dans ce qui était autrefois le bureau de son père. De temps en temps, il sortait faire un tour en ville et s'arrêtait dans un bar ou un autre pour boire un verre de vin ou de pastis.

À cause de son tempérament inhibé, il avait du mal à nouer des relations normales, et il est possible qu'il soit resté puceau toute sa vie. À ce qu'on en sait, il n'a jamais eu de petite amie

officielle. Il a pu fréquenter des établissements tels que celui évoqué au chapitre 4 de ce roman, mais, à part la précision de la description, rien ne le prouve. Plus tard, lors de son séjour parisien, d'aucuns ont avancé ou supposé qu'il était gay, mais en dehors de son manque d'intérêt apparent pour les femmes, cela reste également une hypothèse sans fondement. Il serait sans doute plus juste d'attribuer ce désintérêt pour le sexe opposé à sa timidité malade.

Brunet termina d'écrire *La Disparition d'Adèle Bedeau* en mars 1981. Après avoir été refusé par plusieurs maisons, le texte fut finalement accepté par les éditions Gaspard-Moreau et publié sans fanfare à l'automne 1982. Quelques bonnes critiques, bien que pas dithyrambiques non plus, suffirent à justifier une deuxième puis une troisième édition. Le livre se vendit avec une certaine régularité pendant les deux ans qui suivirent mais, sans la perspective d'un second opus à l'horizon, on finit par ne pas le réimprimer.

C'est vers ce moment-là que Claude Chabrol, doyen de la nouvelle vague du début des années 1960, tomba sur un exemplaire chez un

bouquiniste parisien. Le réalisateur fut séduit par ce portrait de la vie provinciale et prit contact avec l'éditeur. Après une brève discussion avec Brunet, les droits d'adaptation furent cédés au célèbre cinéaste pour une bouchée de pain. Les éditions Gaspard-Moreau comme Brunet n'avaient rien à perdre : le livre était épuisé et un film ne pourrait que lui offrir une seconde vie. Le scénario fut vite écrit, mais à l'époque le cinéma français misait sur le talent plus tape-à-l'œil d'un Luc Besson ou d'un Jean-Jacques Beineix, et le réalisme sombre de *La Disparition d'Adèle Bedeau* était en décalage total avec son temps. C'est seulement lorsque Chabrol fit lire le scénario à Isabelle Huppert, avec qui il était en train de tourner *Une affaire de femmes*, que le projet démarra. L'actrice accepta de jouer le personnage d'Alice Tarrou, à condition que son rôle dans l'histoire soit largement développé. La participation d'Huppert permit de réunir les financements nécessaires et le film fut tourné au cours de l'été 1988.

Gaspard-Moreau publia une nouvelle édition du roman avec une postface de Chabrol pile au moment de la sortie du film, lequel connut un

succès à la fois critique et commercial. À quelques changements mineurs près, c'est une fidèle adaptation du livre, dans laquelle l'ambiance de Saint-Louis est parfaitement recréée par Chabrol. Comme il fallait s'y attendre, Brunet détestait le film. À la fin de la projection tout spécialement organisée pour lui au siège de Gaumont à Paris, il s'enferma dans les toilettes et on l'entendit sangloter pendant un quart d'heure. Outre les modifications narratives, il trouvait que Manfred Baumann apparaissait sous un jour comique et pathétique. C'était la réaction d'un jeune provincial naïf qui s'identifiait trop au protagoniste de son livre : ce n'était pas un personnage de fiction qu'il voyait sur l'écran, mais une projection de lui-même. Finalement, ce fut Chabrol en personne qui réussit à convaincre Brunet de sortir des toilettes. Les deux hommes allèrent se réfugier dans un café, où le réalisateur s'échina à lui démontrer qu'il n'avait pas cherché à tourner Baumann en ridicule, mais seulement à l'humaniser un peu. Les spectateurs de cinéma, lui dit-il, n'étaient pas aussi raffinés que ses lecteurs ; il leur fallait un peu de sucre dans leur café.

Brunet fut suffisamment rassuré pour assister à la première. Afin de profiter au maximum de la publicité concomitante, la maison d'édition lui loua une chambre pour un mois dans un hôtel du boulevard Saint-Germain. Il donna de nombreuses interviews dans lesquelles, sur les consignes strictes de son éditeur, il garda pour lui ses réserves au sujet du film. C'est la seule période de sa vie que Brunet passa en dehors de Saint-Louis. Il avait l'air de prendre un grand plaisir à se retrouver ainsi au cœur de l'attention. Pour la première fois, les gens recherchaient sa compagnie et écoutaient ce qu'il avait à dire. Et si son comportement paraissait parfois excentrique... eh bien, de la part d'un écrivain, ça ne surprenait personne. Ce qu'il avait du mal à supporter, en revanche, c'était le flot ininterrompu de questions sur son prochain livre. À Paris, découvrit-il, tout le monde avait un projet en cours, ou plutôt un éventail de projets à divers stades de développement. Brunet prit l'habitude de détourner ce genre d'interrogations en répondant d'un air énigmatique qu'il préférait ne pas parler de son